

LES TRANSFORMATIONS PSYCHIQUES

V. BONAMINIO. – *Notre congrès a pour thème « Les Transformations psychiques dans le processus psychanalytique ». Dans certains de vos travaux les plus récents, vous soutenez que l'apparition même de la psychanalyse est transformatrice, dans la mesure où elle intéresse l'évolution de l'esprit occidental. Voudriez-vous développer cette idée ?*

C. BOLLAS. – Nous pouvons parler de l'apparition de la psychanalyse comme du « Moment freudien ». Lorsque Freud invente le processus psychanalytique – la méthode fondamentale qui sollicite « l'association libre » de l'analysant et ce que, avec beaucoup d'à-propos, Adam Phillips [2002] appelle « l'écoute libre de l'analyste » –, il répond à une aspiration.

Deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ déjà, les Sumériens prenaient leur vie onirique tellement au sérieux qu'ils avaient besoin d'une interprétation de leurs rêves, et ils en cherchaient une. On pourrait voir dans le fait de rêver la pulsion sous-jacente au besoin phylogénétique de rapporter le rêve, d'entendre le rêve, d'interpréter le rêve.

L'existence était effrayante et il fallait plus d'un esprit (*mind*) pour penser la condition humaine. Rêver, *en tant que tel*, a probablement dû être une expérience des plus intenses. Nous pouvons imaginer que les rêves ont fréquemment bouleversé l'esprit, incapable qu'il était d'en penser les contenus, malgré le secours de puissantes croyances religieuses agissant comme des contenants pour l'angoisse. En racontant un rêve à un autre être humain, l'homme de l'Antiquité savait que, pour survivre à la vie mentale, il lui fallait l'aide de l'autre.

Nous connaissons la théorie de W. R. Bion à propos des « préconceptions ». Une préconception inconsciente de la psychanalyse a existé

des milliers d'années durant. Nous – par « nous », j'entends les êtres humains – avons été à la recherche de ce Moment freudien qui est une *réalisation de cette préconception*. Or, en formalisant le récit et la réception du rêve, Freud a réalisé cette préconception phylogénétique, et une relation que nous cherchions depuis des dizaines de milliers d'années s'est établie.

Dans l'empressement bien compréhensible avec lequel Freud et les premiers analystes ont consigné leurs découvertes, nous ne sommes pas parvenus de part et d'autre à tirer toutes les conséquences de ce moment extraordinaire. Et il est vrai que, tant que nous n'avons pas fait complètement le tour de ce que nous avons découvert, nous ne pouvons prétendre avoir conceptualisé la psychanalyse. Nous en avons certes une préconception et des réalisations intermittentes (sujettes au –C et, par là même, perdues par moments¹), mais le concept de « psychanalyse » n'est pas acquis. Quoi qu'il en soit, le Moment freudien a définitivement changé l'être humain.

Masaccio et d'autres peintres de la Renaissance ont découvert la représentation de la perspective en trois dimensions : les images visuelles de notre monde et de nous-mêmes en sont sorties transformées. Par sa façon de mettre en scène l'esprit et les rapports humains, Shakespeare a modifié notre manière de penser. On peut en dire autant de Freud.

V. B. – *Il est intéressant que vous considériez à ce point la psychanalyse comme une réponse à un besoin phylogénétique, pour ainsi dire assouvi dans le dessein de protéger l'espèce.*

C. B. – Le Moment freudien est arrivé peu de temps après la découverte des armes de destruction massive qui ont tué des millions de personnes. Les horreurs du XX^e siècle nous avertissent que nous sommes en voie d'extinction. Ou bien nous parvenons à nous comprendre, à comprendre les autres ainsi que nous-mêmes, à trouver une façon de réfléchir aux conflits qui nous opposent les uns les autres et un moyen d'analyser les processus de destruction, ou bien nous cessons d'exister. Selon moi, la psychanalyse est venue

1. [Ndt. « –C » : négation, ou destruction, de la capacité à connaître. À propos de cette notion bionienne, cf. W. R. Bion, *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 2001, notamment p. 59 et suiv., et, par exemple, les commentaires de M. Parsons in *The Dove that Returns, the Dove that Vanishes*, Londres, Routledge, 2000.]

annoncer l'avènement des meilleurs outils pour penser les processus de destruction. Elle est arrivée à un moment où sa mise en pratique pouvait sauver l'humanité de l'autodestruction. Par conséquent, il est vrai que la psychanalyse, telle que je l'entends, comme complétion à la fois phylogénétique et évolutionnaire, est née d'une nécessité.

V. B. – *Vous dites que « nous » n'avons pas une conception achevée de la psychanalyse. Parlez-vous des psychanalystes ou de l'humanité ? Et si, d'après vous, ce sont bien les psychanalystes qui n'ont pas une conception de cette réalisation, alors, où en sommes-nous ?*

C. B. – Le Moment freudien a été immédiatement éclipsé par le narcissisme de Freud, par la jubilation grandiose des premiers analystes et par l'effervescence du public autour de ses aspects les plus affriolants, tels que la théorie de la sexualité infantile. Et bien que le travail clinique des analystes traduise souvent une réalisation de la psychanalyse, la « psychanalyse » n'est pas une profession. Les psychanalystes sont encore et avant tout des psychiatres, des psychologues ou des travailleurs sociaux. Bien des efforts visant à créer une profession émancipée et indépendante ont été contrecarrés. Voilà qui reflète une incapacité à concevoir la psychanalyse. De plus, tandis que les différentes écoles de pensée psychanalytiques constituent de précieux outils pour trier les faits spécifiques et inhérents à cette réalisation, et alors même que les écrits de Klein, Bion, Lacan, Winnicott, notamment, sont essentiels pour sa conception, les mouvements psychanalytiques empêchent la pensée.

La théorie est très importante, mais, quand on s'en sert pour satisfaire le – C, quand on utilise des idées pour claironner des positions politiques, les idées psychanalytiques se trouvent réduites à des choses : des armes au service de guerres psychanalytiques.

V. B. – *Mais les mouvements de ce genre, qu'ils soient dans la psychanalyse, la critique littéraire ou la philosophie, ne constituent-ils pas une part inévitable de la vie de l'esprit ? Ne renvoient-ils pas tout simplement au débat d'idées ?*

C. B. – L'intellection et l'histoire intellectuelle – comme débat d'idées – se portent à merveille lorsque l'affrontement participe des pulsions de vie. La déconstruction critique des idées est décisive pour le développement intellectuel. On peut songer ici au concept d'« utilisation de

l'objet», de Winnicott, selon lequel il doit y avoir une utilisation implacable des idées proposées, lesquelles sont affectées par l'usage que nous en faisons. Pour Winnicott, il s'agit d'une caractéristique essentielle de l'agressivité ordinaire. De même, lorsque nous utilisons des idées de Klein, de Lacan ou de Kohut, nous les *subjectivons* et évidemment nous les transformons ; certaines parties de leurs théories survivent, d'autres passent aux profits et pertes. C'est toutefois une façon de penser issue de cette pulsion épistémophilique que Freud [1909b, p. 245/258] a rattachée, non sans ambiguïté, aux pulsions sexuelles.

Donc, lorsque nous utilisons des idées comme objets intellectuels, nous les subjectivons et, ça, c'est le côté créatif du débat d'idées. Mais le fait est que de nombreux mouvements psychanalytiques s'allient à la pulsion de mort. Alors, au lieu d'une guerre d'idées, nous nous retrouvons avec un « génocide intellectuel » [cf. Bollas, 1992]. Un groupe déforme les idées d'un autre groupe et déclenche une sorte de guerre clanique. Les idées significatives cessent d'être des signifiants ; plutôt, elles deviennent des signes mobilisés comme des choses-en-soi dans la bataille. Or, quand un signifiant devient un signe, il est vidé de sa signification et il ne sert plus à rien. Si vous examinez les mouvements psychanalytiques les plus importants, vous verrez comment ils privilégient certains termes spécifiques – réduits alors à des signes –, et, à mon avis, cette déchéance de l'ordre symbolique dans le Réel détruit la capacité de penser.

De plus, si la psychanalyse doit servir à quelque chose dans la crise de notre époque, si nous voulons être politiquement efficaces, il nous faut prouver l'efficacité de l'intelligence que nous avons de notre propre espace politique. Je citerai à ce propos la célèbre remarque d'Hanna Segal : « Le vrai crime, c'est le silence. » Nous passons trop souvent sous silence les corruptions et les comportements destructeurs à l'œuvre chez les analystes et au sein des groupes analytiques.

V. B. – *À certains égards, ce que vous dites renvoie donc à la question abordée dans ce congrès. D'après la description que vous en faites, les mouvements retardent les transformations psychiques possibles à l'intérieur du processus psychanalytique.*

C. B. – Oui, tout à fait. Les mouvements psychanalytiques se forment en général (mais pas toujours) autour d'une figure charismatique et deviennent des sectes qui utilisent ensuite les mots et les idées de cette figure pour souder leur communauté. Ce faisant, ces mouvements neutralisent

l'évolution créatrice de la psychanalyse. Ce sont des figures de la pulsion de mort, car ils se replient dans des enclaves et n'investissent pas les idées d'autres groupes ou d'autres auteurs psychanalytiques.

V. B. – *Vous affirmez être un pluraliste mais, comme vous le savez, de nombreux psychanalystes – sinon la majorité d'entre eux – rejetteraient cette attitude. On soutient que, avec son approche œcuménique, la vision pluraliste tend à une sorte de politique d'inclusion qui édulcore les vérités fondamentales de la psychanalyse. De votre point de vue, on ne saurait être un kleinien, un kohutien ou un analyste français classique sans aller à l'encontre de l'éthique pluraliste. Que répondez-vous à ces critiques, et comment cette question renvoie-t-elle au thème de ce congrès?*

C. B. – Tout dépend de la façon dont nous comprenons la théorie. Les théories sont des visions. Chaque théorie voit quelque chose que les autres ne voient pas. Elles sont des formes de sensation. Ce que nous saisissons grâce à nos yeux est différent de ce nous comprenons avec nos oreilles. Ce que nous percevons de la réalité par l'odorat est différent de ce que nous comprenons par le toucher. La théorie est un phénomène métasensuel. Certaines théories sont meilleures que d'autres – tout comme on peut dire que nous sollicitons plus souvent la vue que l'odorat dans notre perception de la réalité. Vous voyez donc que, pour moi, le pluralisme est au fond une théorie de la perception, et dire que l'on doit devenir un kleinien ou un lacanien, à l'exclusion des autres théories, est aussi absurde que d'affirmer que l'on devrait devenir un prosélyte de l'oreille, un adepte des yeux, un apôtre du toucher ou un partisan de l'odorat.

Le problème devient sérieux lorsque nous considérons les transformations psychiques en psychanalyse. Quand nous développons de nouvelles théories, nous améliorons notre capacité perceptuelle. Freud avait *au moins* trois modèles importants de l'esprit :

- I. le modèle du *travail du rêve* ;
- II. le modèle *topographique* ;
- III. le modèle *structural*.

Parfois, au travail avec un patient, je me rends compte que je suis en train de « voir » le matériel de l'analysant à travers le modèle topographique. Cela me permet de considérer certaines choses sous un jour tout à fait clair, notamment le refoulement et le retour du refoulé.